



« MRS. AMERICA » : L'ANTI-FÉMINISME EN SÉRIE

Par **MARIE-CÉCILE NAVES** /
CHERCHEUSE ASSOCIÉE À L'IRIS

AVRIL 2020

OBSERVATOIRE GENRE ET GÉOPOLITIQUE

Autour du personnage de Phyllis Schlafly, la mini-série diffusée par Canal +, « Mrs. America », présente les icônes de l'anti-féminisme et du féminisme américains des années 1970.

« Toutes les Constitutions rédigées depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale garantissent l'égalité entre les femmes et les hommes. Mais pas celle des États-Unis ». Ces mots de Ruth Bader Ginsburg, juge à la Cour suprême et célèbre défenseuse des droits des femmes, rappellent que l'Amérique n'a jamais ratifié l'*Equal Rights Amendment* (ERA). Validé par le Congrès en 1972, il n'a jamais passé le cap d'un vote favorable dans les trois quarts (38) des États fédérés, comme la règle l'exige. Ou plutôt, il vient juste de le passer grâce à la ratification de la Virginie au début de l'année 2020. Néanmoins, la même Ruth Bader Ginsburg a expliqué récemment qu'elle estimait que l'ensemble du processus devait être reconduit. En cause : presque quarante ans ont passé depuis la date limite de 1982, imposée aux États fédérés pour voter ce texte. La polémique sur le plan politique comme légal n'est toujours pas close, même chez les plus grands défenseurs de cet amendement (dont Ginsburg fait partie). Or, sa ratification aurait une portée symbolique forte, en plus d'ouvrir la voie à des lois fédérales beaucoup plus explicites qu'aujourd'hui en matière de lutte contre les discriminations et les violences de genre, dont les États-Unis de Trump ne sont pas préservés.

L'histoire de l'ERA commence dans le premier tiers du xx^e siècle, mais prend une dimension concrète au début des années 1970. C'est ce que la mini-série, créée par Dhavi Waller et diffusée actuellement par Canal +, « Mrs. America », raconte autour du personnage de Phyllis Schlafly (joué par Cate Blanchett), célèbre militante conservatrice de l'Illinois, icône anti-féministe de cette époque.

Que des femmes puissent s'opposer à un amendement constitutionnel garantissant l'égalité des sexes peut paraître incroyable, mais il faut comprendre que l'on a affaire - et la série le montre bien - au militantisme minoritaire d'une petite bourgeoisie blanche, parfois raciste, attachée au modèle de la famille traditionnelle et aux valeurs morales.

SCHLAFY OU LA DÉFENSE D'UNE BOURGEOISIE BLANCHE

Ces femmes ont intériorisé leur propre infériorité sociale et économique – elles ne travaillent pas, donc n'ont pas d'autonomie financière, et dépendent de leur mari pour toutes leurs décisions. En soutenant la masculinité hégémonique, elles refusent, consciemment, ou non, de reconnaître qu'elles adhèrent à des normes culturelles qui les considèrent comme subalternes par rapport aux hommes, dans lesquels (maris, fils) elles ont appris à projeter leurs propres désirs de réussite. Et si la hiérarchie des valeurs s'inverse *via* le triomphe des idéaux féministes, elles craignent de perdre leur respectabilité et l'amour de leur conjoint, sur lequel elles ont tout misé.

Dans cette représentation encore dominante dans les années 70, les femmes sont invitées à répondre aux besoins des autres (mari, enfants, personnes dépendantes – la mère de Schlafly dans la série –) et à négliger les leurs. Ce processus perpétue « un idéal d'abnégation féminine », comme l'a expliqué la psychologue Carol Gilligan. Une scène de la série, dans laquelle elles offrent aux parlementaires des pains et de la confiture faits maison, est emblématique de cette division sexuée de rôles sociaux qu'il s'agit de préserver : les épouses dévouées confectionnent du pain destiné à ceux qui le gagnent, les *breadwinners*, les hommes.

Dans leur argumentaire anti-ERA, les *fake news* sur les droits des femmes sont déjà à l'œuvre avec des raisonnements fallacieux comme le fait que l'amendement ouvrirait la voie à la fin des pensions alimentaires, à l'envoi de jeunes femmes dans le borbier de la Guerre du Vietnam, au - désormais classique - risque d'abolition des différences de sexe avec notamment l'interdiction des toilettes non mixtes. Car, autant que des repères, Schlafly et ses disciples pensent perdre certains avantages si l'ERA est votée et nomment, du reste, leur mouvement « STOP ERA » pour « Stop Taking Our Privileges ». Il s'agit, on le voit en filigrane dans la série, de privilèges de classe et de « race ». Car dans les groupes de militantes de Phyllis Schlafly, il n'y a que des femmes blanches.

La série montre aussi remarquablement l'efficacité de l'engagement militant de terrain (« *grassroots* »), à droite de l'échiquier politique aux États-Unis : tractage, coups de téléphone aux élus, réunions de salon grâce à des réseaux communautaires solidement constitués... Un engagement bénévole redoutablement actif dans lequel on retrouve beaucoup de femmes. Le Tea Party, dans les années 2009-2013, par exemple, s'appuiera beaucoup sur elles au niveau local.

STEINEM ET FRIEDAN, ICÔNES FÉMINISTES

En miroir, la série décrit aussi la vague féministe des années 1970, avec quelques figures elles aussi iconiques : par exemple Betty Friedan (dont le personnage est joué par Tracey Ullman), autrice du best-seller *La femme mystifiée* en 1962, qui dénonce précisément le modèle de la femme au foyer de l'*American Way of life*, ou encore Gloria Steinem (incarquée par Rose Byrne). Un *flash-back*, en particulier, est à relever : le médecin qui a accepté de pratiquer sur elle une interruption de grossesse des années auparavant, lui demande de lui promettre de ne jamais citer son nom et de faire ce qu'elle veut de sa vie. C'est cet épisode que Steinem raconte dans son autobiographie *Ma vie sur la route*, parue en 2015 aux États-Unis.

Mrs. America est aussi l'occasion de raconter le parcours de Shirley Chisholm (interprétée par Uzo Aduba), première Africaine-Américaine à siéger au Congrès et à se présenter à l'investiture démocrate (remportée par George McGovern en 1972, lequel sera battu par Richard Nixon). Mais Chisholm représente-t-elle les femmes ou les Noirs ? Est-elle d'abord femme ou noire ? Comment être les deux ? Le *Black feminism* s'impose alors aux États-Unis. Le personnage de Chisholm pose de manière concrète la question de ce qu'on appellera quinze ans plus tard l'intersectionnalité et, surtout, de sa traduction en politique. Il n'y a, on le sait, non pas un, mais plusieurs féminismes, en matière théorique comme sur le plan des stratégies pour faire triompher les idées : le consensus, le « *deal* » avec les décideurs ou bien la révolution ? L'égalité se négocie-t-elle pas à pas ou se réclame-t-elle ? Autant de débats que l'on retrouve encore aujourd'hui.

Le patriarcat s'affiche sans complexe dans la série, y compris au sein du parti démocrate. McGovern, par exemple, malgré ses promesses aux féministes, n'a pas soutenu l'accès à l'avortement en 1972, un an avant l'arrêt historique de la Cour suprême, « *Roe versus Wade* », qui le jugera conforme à la Constitution.

LE DÉBUT D'UNE GUERRE CULTURELLE

Phyllis Schlafly, de son côté, est présentée dans ses contradictions : comment peser dans l'espace public tout en vantant les valeurs de la femme au foyer ? Autrice de livres et de plaidoyers politiques sur la défense nucléaire, diplômée de l'université en science politique, elle est victime de *mansplaining* et régulièrement renvoyée à son physique ; dans une réunion avec des parlementaires et des conseillers, c'est à elle que les hommes demandent de prendre des notes ; son mari, juriste, attend d'elle qu'elle soit au foyer pour s'occuper de leurs six enfants... Jamais, le parti républicain, qui s'est largement appuyé sur elle pour combattre - avec succès - l'ERA, ne la jugera légitime pour lui donner un poste et des responsabilités.

Mrs. America décrit l'anti-féminisme, bien réel, de certaines catégories de femmes. Mais il faut garder en tête qu'il était essentiellement, et demeure, incarné par certains hommes, et surtout que le patriarcat est structurel. Le retour de bâton contre le féminisme de ces années 1970 viendra peu de temps après, sous Reagan. La journaliste et chercheuse Susan Faludi, dans son ouvrage *Backlash* (1991), expliquera notamment comment la revanche des opposants aux droits des femmes s'est appuyée sur le droit, mais aussi le *soft power* des médias et du divertissement aux États-Unis. La guerre culturelle pouvait commencer. ■

« MRS. AMERICA » : L'ANTI-FÉMINISME EN SÉRIE

Par **MARIE-CÉCILE NAVES** / CHERCHEUSE ASSOCIÉE À L'IRIS

OBSERVATOIRE GENRE ET GÉOPOLITIQUE / AVRIL 2020

Sous la direction de Marie-Cécile Naves, chercheuse associée à l'IRIS.

naves@iris-france.org

L'Observatoire 'Genre et géopolitique' de l'IRIS a pour ambition d'être un lieu de réflexion et de valorisation de la recherche inter et pluridisciplinaire sur la manière dont le genre, en tant que concept, champ de recherches et outil d'analyse du réel, peut être mobilisé pour comprendre la géopolitique et être un outil d'aide à la décision sur des questions internationales.

© IRIS

Tous droits réservés

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis rue Mercœur

75011 PARIS/France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

@InstitutIRIS

www.iris-france.org